

NADE PROEVA
Filosofski fakultet
Skopje

UDK 930.271:938.1

LES INSCRIPTIONS SUR L'HISTOIRE DE MACEDOINE*

Abstract: L'Auteur demonstre l'importance des inscriptions pour l'histoire de Macédoine dans plusieurs domaines: délimitations des frontières des régions, du territoire des villes, leur organisation, d'anthroponymie comme l'élément d'identité ethnique des peuples dans les Balkans etc.

Les inscriptions sont les archives de l'Antiquité de telle sorte, qu' on peut parler d'une civilisation d'épigraphie¹ et même il est permis de dire qu'il n'y a pas d'histoire sans épigraphie.

On peut illustrer cette constatation par un exemple de *Scupi*. Pendant près d'un siècle le sigle *col F.F.D.* a fait couler de l'encre sur le nom de la colonie². Fondée par une *deductio* de vétérans légionnaires de la légion *VII Claudia* crée au temps de Vespasien, les historiens étaient bien embarrassés devant le sigle *D.* qu'on déchiffrait *D(omiatiانا)* imaginant une „refondation“ de la colonie par Domitien. L'hypothèse d'une seconde *deductio* sous Domitien ne trouve pas d'appui dans la documentation épigraphique actuelle. Par la découverte d'une inscription avec la formule *col. Fl. Fel. Dar.*³ le problème est vite résolu. Il est clair que c'est l'ethnie qui figure dans le titre officiel de la colonie. Comme le sigle *D.* ne peut pas signifier autre chose que l'abréviation *Dar.* l'hypothèse selon laquelle *Scupi* serait devenu une colonie romaine sous Domitien est insoutenable.

Pourt ces raisons depuis le siècle dernier on a pris l'habitude de faire des recueils épigraphiques complets, des corpus d'inscriptions pour chaque région, et c'était sous l'auspice de l'Académie prusse des sciences. Il faut tout de suite dire que cette tâche de l'épigraphie n'est pas encore accomplie pour la Macédoine, sauf pour les inscriptions

* Le choix de cette contribution provient de l'intérêt que Mme le Prof. F. Papazoglou a su éveiller chez moi.

¹ L. Robert, *Epigraphie, L'Histoire et ses méthodes*, Paris 1962, pp. 4, 8.

² Un corpus des inscriptions est publié par Mme B. Dragojević-Josifovska, *Scupi et la région de Kumanovo, IMS*, vol. VI, 1982.

³ Op. cit., no 15.

latines qui sont publiées dans le III volume de *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Cela ne signifie pas que les inscriptions de la Macédoine ne sont pas du tout publiées. C'est M. Dimitas⁴, un originaire d'Ohrid qui, n'étant ni archéologue ni épigraphiste, a rassemblé toutes les inscriptions connues par les éditions antérieures de son temps, et les a classées par régions. Embrassant toute la Macédoine, ce recueil paru en 1896, reste unique de nos jours. Etant donné qu'il nous manque toujours un Corpus général pour toute la Macédoine, sa compilation, est encore utile.

Pour les inscriptions grecques des quatre pays qui depuis 1913 héritent le territoire de la Macédoine, il n'y a que le fascicule avec des inscriptions de Salonique, édité par Ch. Edson, qui leur a consacré presque 40 années du travail⁵. Les inscriptions de la région du moyen Strymon sont publiées dans le cadre de l'édition nationale bulgare par G. Mihailov en 1966⁶. Quoique avec commentaire en latin, l'édition n'est pas victime de la tradition, comme le fascicule salonicien: elle comporte une photo pour toutes les inscriptions. Après la II-ème guerre mondiale, la plupart des pays ont abandonné la vieille édition avec le commentaire en langue latine et peu d'illustrations et ont préféré faire des éditions nationales en grandes langues européennes. Les épigraphistes de la République grecque ont choisi le grec pour le commentaire. Seul le premier volume concernant les inscriptions de la partie sud-ouest de la Haute Macédoine est paru⁷.

Un corpus préliminaire, composé des quatre volumes de la revue Spomenik⁸, avec peu de commentaires mais avec une photo pour presque chaque inscription a été fait entre les deux guerres mondiales par l'épigraphiste serbe N. Vulić qui avait parcouru presque toute la région de la Macédoine septentrionale et avait ramassé la plupart des monuments au Musée Archéologique de Skopje, dont le lapidaire, par le nombre de ceux-ci, était le deuxième en ex-Yougoslavie. Ce nombre a augmenté avec les nouvelles fouilles. Les prospections du terrain étaient entreprises dernièrement en vue de la préparation du *Corpus*. Un recueil des inscriptions de la partie septentrionale de la Macédoine, c'est-à-dire de la R. de Macédoine, en termes antiques la Haute Macédoine et une petite partie de la Basse Macédoine (*Orestis*, *Botiaia*) est en préparation. C'est une collaboration entre l'Académie

⁴ H *Makedonia en lithois phtengomenois kai mnemeiois sozomenoiois*, Athènes, 1896.

⁵ IG X, 2: *Inscriptiones Macedoniae*, fasc. I *Inscriptiones Thessalonicae et vicinae*, Berolini, 1972.

⁶ *Inscriptiones Graecae in Bulgariae repertae*, t. IV, 1966, pp. 232–281, nos 2240–2333.

⁷ Touratzoglou-Ridzakis, *Epigraphes Ano Makedonias*, Athenai, 1985.

⁸ Spomenik SKA LXXI, 1931: LXXIII, 1933, LXXV, 1935 et Spomenik SAN, XC VIII, 1941–48.

macédonienne des sciences et l'Académie serbe et ce recueil fera part de l'édition de l'Academie de Berlin, bien sûr modernisé, mais toujours avec commentaire en langue latine.

L'excellent recueil des inscriptions paléochrétiennes de Macédoine fait par D. Feissel, paru en 1983⁹, en ce qui concerne le territoire de la République de Macédoine est fait d'après les publications, et ne comporte pas toutes les inscriptions connues, dont la plupart sont inédites.

Les plus anciennes inscriptions en Macédoine sont du V/IV s. av. n. è., quoiqu'il y ait d'autres opinions¹⁰. Ici je ne prends pas en considération les inscriptions sur les petits objets en métal (comme les strygiles ou des vases)¹¹ ou en céramique (*instrumenta*), qui sont en général des objets importés¹².

Dans la partie de la République de Macédoine les inscriptions les plus anciennes ne sont pas nombreuses, car les sites sont riches de couches de toutes les époques et jusqu'en ce moment on est arrivé à fouiller les couches de l'Antiquité tardive et de l'époque romaine, mais pas les couches plus anciennes. Une grande majorité des inscriptions date de l'époque impériale, les plus nombreuses sont les inscriptions funéraires.

Le contenu des inscriptions est le plus varié de toutes les sources écrites. Il va des épitaphes aux lois et décrets, traités de paix ou d'alliance, bornes de délimitation des frontières, lettres royales et impériales, comptes, ex-voto... Les inscriptions nous révèlent des noms de villes et de villages inconnus, permettent de localiser certaines villes, précisent la topographie et le tracé des routes, fournissent maints détails sur l'organisation municipale et l'administration provinciale, éclairent la structure ethnique et sociale de la population.

La langue des inscriptions nous permet de tracer la frontière nord de la province romaine de Macédoine (macédo-mésienne) avec beaucoup de précision, car cette frontière était en même temps la frontière entre les deux grandes zones culturelles de l'Antiquité, la zone grecque et la latine¹³. Elle touchait au territoire de la colonie

⁹ *Receuil des inscriptions chrétiennes de Macédoine* du III au VI s., *BCH Suppl.* VIII, Paris 1983.

¹⁰ Stèle funéraire de Pela, datée par *editio princeps* cca 400, par d'autres au V s. av. n. è., cf. *Bull. épig.* 1990, no 647 etc.

¹¹ Provenant de Trebenište et de Demir Kapija cf. M. Parović-Pešikan, Two strigilis with greek inscriptions from Macedonia, ŽA, 38, 1988, 43–53 en serbe; *BullEpig.* 1951, no 137 (Kožani).

¹² Cf. par ex. *SEG* XLII, 1992, no 624.

¹³ La Macédoine, comme on le sait, faisait partie de la zone culturelle de l'Est, qu'on a pris l'habitude d'appeler la zone grecque à la différence de la zone culturelle d'ouest qu'on appelle latine. De ce fait la majorité des inscriptions en Macédoine de la

romaine, fondée par une *deductio* de vétérans: *Col(onia) Fl(avia) Scupinorum* ou *Col(onia) Fl(avia) Fel(ix) Dar(danorum)* ou simplement *Col(onia) Scupinorum*¹⁴ (aujourd’hui Skopje, la capitale de la R. de Macédoine) aux traits épigraphiques et iconographiques différents de ceux de la Macédoine¹⁵. Ce critère n'est pas appliquable aux autres frontières, mais les inscriptions nous fournissent un autre critère spécifique à la Macédoine. C'est l'usage de l'ère anonyme, plus connue comme ère provinciale macédonienne qui prend son point de départ de la création de la province à l'automne de l'an 148 av. n. è., c'est-à-dire le I-er Dios, premier mois du calendrier macédonien qui correspond à notre fin septembre-fin octobre. D'après une inscription de Delphes elle est définie comme "Ετούς ὡς Μάκεδονες ἀγοῦσιν"¹⁶. Les inscriptions datées de l'ère macédonienne prouvent que leurs lieux de trouvaille appartenaient à la Macédoine et ainsi permettent de tracer les frontières avec plus de précision qu'elles ne soient données par nos sources écrites. Les bornes marquant les frontières sont rares. Un tel cas, qui marque la frontière macédomésienne, c'est-à-dire dardano-macédonienne: „*fines Dardanie*“ est la borne du village Staro Nagoričino, à l'est de la rivière Pčinja¹⁷. L'autre exemple est la borne qui reflète un conflit très ancien¹⁸ entre Thessalie et Macédoine, c'est-à-dire entre Doliché et Elimée¹⁹. Sur un décret honorifique de *Gonnoi* est mentionné la frontière (les montagnes) avec la ville de *Leibethra*²⁰. Par contre, les bornages (dont plusieurs sont du temps des règnes de Trajan et d'Hadrien) reflètent les conflits frontaliers²¹. Une borne érigée par le légat impérial *Terentius Gentianus*, pour la délimitation du territoire des deux communautés dont les noms sont endomagés, a été trouvée à Vitolište, région de Mariovo (*Dostoneia* ?)²². On a aussi trouvé des bornes routières:

plus haute antiquité jusqu'à la fin de l'Antiquité étaient écrites en grec, même à l'époque romaine à laquelle appartiennent la plupart des inscriptions connues.

¹⁴ Cf. B. Dragojević-Josifovska, op. cit. p. 25.

¹⁵ On repère l'influence des stèles funéraires des Scupi dans l'iconographie et des types de stèles dans la région frontalière comme celle de Polog, cf. N. Proeva, „Inscriptions nouvelles et revisées des régions de Polog et de Kičevo, ŽA, 39, 1989, p. 79/80, en macédonien.

¹⁶ Fouilles de Delphes III, 2, 248 a.

¹⁷ B. Dragojević-Josifovska, *IMS* VI, no 220.

¹⁸ A. J. B. Wace-M. S. Thompson, *ABSA* 17, 1910/11, p. 193–204.

¹⁹ La première fois la démarcation entre les deux communautés était faite par Amyntas, père de Philippe, cf. A. Rosenberg, *Hermes* 51, 1916, p. 499–509.

²⁰ *Bull. épig.* 1953, no 103.

²¹ Cités par F. Papazoglou, „Gouverneurs de Macédoine“, ŽA XXIX/2, 1979, p. 240/1, n. 59.

²² N. Proeva, „Une contribution à l'histoire ancienne de la région de Mariovo“, *God. zb. FF.*, 23 (49) Skopje, 1996, pp 231/2, en macédonien.

l'une de l'époque hellénistique trouvée au sud de Cerovo (Klidi)²³ avec une distance de 100 stades à partir d'un cite au nom de *Bokeria*, rapproché avec l'ethnique *Bokkerios* d'un épigramme de l'Antologie Palatine²⁴; et une double borne trouvée, à Marvinci (*Idomenai?*)²⁵.

Revenons aux frontières provinciales. On sait bien que les Romains tenaient compte des frontières ethniques des territoires nouvellement acquis, sauf dans les cas exceptionnels. Un tel cas représente la frontière occidentale de la province macédonienne, à laquelle appartenait la région illyrienne. Pour les Romains cela était justifié, d'une part par le fait que les Illyriens du sud eux-aussi faisaient partie de la zone culturelle grecque, et de l'autre, par le fait que leur territoire était traversé par la transversale connue plus tard comme voie Egnatiennne, la plus courte liaison terrestre entre l'Italie et l'Asie Mineure. Elle était d'une importance très grande pour les Romains de point de vue stratégique (transport de l'armée à l'Est) et économique (commerce). Jusqu'à présent l'ère provinciale macédonienne n'est pas attestée dans la partie illyrienne de la province, ce qui peut être dû à ce fait, mais aussi au hasard de nos trouvailles.

D'*Heracleia Lyncestis*, (aujourd'hui Bitola) provient l'unique inscription latine datée par les consuls et l'ère macédonienne²⁶. C'est la plus ancienne des inscriptions datées d'*Heracleia Lyncestis*, 10 av. n. e. L'inscription, gravée sur la base d'une horloge, dont *L. Marius L. f. Ter(entia tribu)* fit don à la ville, nous confirme la présence de Romains immigrés à Heraclee de la première région italique (la tribe *Terentia*). D'ailleurs, les Romains sont les plus nombreux parmi les immigrés à l'époque romaine en Macédoine²⁷.

La mention des magistrats nous permet de retracer l'organisation des villes macédoniennes. Elles nous apportent les noms de quelques magistratures qui sont macédoniennes *par excellence*. Les magistratures *peliganes* et *tagoi* qui étaient mentionnées dans les sources littéraires²⁸, ont trouvé leurs attestations épigraphiques. Les *peliganes* jusqu'à présent sont attestés en dehors de la Macédoine. En Syrie, à Laodicée-sur-mer, une fondation macédonienne, on a trouvé

²³ J. H. Mordtmann, *AM* 18, 1893, p. 418.

²⁴ Ph. Petsas, *Arch. Anals od Athens*, 4, 1971, pp. 115–117.

²⁵ *SEG* XXXV, no 752; F. Papazoglou, *Les villes de Macédoine à l'époque romaine*, *BCH*, Supp. XVI. 1988, p. 179.

²⁶ T. Janakievski, „A base for a horologe with Latin inscription from Heraclea Lyncestis“, ŽA 21, 1971, p. 691–694, en macédonien.

²⁷ N. Proeva, „Les éléments étrangers dans la culture de la Haute Macédoine à l'époque romaine“, in *Civilizacii na počvata na Makedonija*, 2, Skopje, 1995, p 84/5, en macédonien.

²⁸ Polybe, V, 54, 10 (*peliganes* dans la ville Seleucie sur Tigre).

un décret du conseil de *peliganes* daté de 175 av. J. C.²⁹. Par contre, les *tagoi* connus par la glose d'Hesychius³⁰ sont mentionnés sur une stèle du III s. av. n. e. de Lerkadia (aujourd'hui-Grèce)³¹.

La troisième magistrature, celle de politarchie, ne nous est connue que par une masse d'inscriptions de la Macédoine, datant presque toutes, de l'époque romaine. La liste comporte plus de 50 témoignages concernant 12 villes. Cela veut dire, que la politarchie était la première magistrature de toutes les villes de la Macédoine romaine. Malheureusement, la documentation pour l'époque pré-romaine (168 av. J.C.) n'est pas suffisante et la question de l'origine de la politarchie a fait l'objet d'une controverse qui durait plus d'un siècle. Certains historiens (L. Heuzey, H. Swoboda, P. Perdrizet, C. Schuler) considéraient la politarchie comme une innovation romaine. Le premier qui s'est opposé à cette opinion fut M. Haulleaux³². La seule inscription qui peut être datée avant 168 av. J. C. est la loi sur la gymnasiarchie de *Berroia*³³. L'inscription n'est datée ni par l'année du règne d'un roi (ce qui était la règle en Macédoine avant la chute de la monarchie) ni par l'ère provinciale, mais par un épistratège éponyme, dont la mention indique comme *terminus ante quem* l'an 168, donc l'époque royale. Certains historiens admettaient la possibilité que la politarchie remonte aux réformes des dernières années du règne de Philippe V³⁴ et que ces magistrats municipaux et civils furent investis du commandement militaire en cas de siège, par analogie avec les poliarques théssaliens, qui étaient des officiers chargés de la citadelle³⁵. Cela n'est pas vraisemblable, car les poliarques macédoniens étaient des magistrats purement civils. Que les politarches aient existé à l'époque royale il suffirait de se rappeler leur existence, même à l'époque romaine, dans des régions qui étaient sous la domination macédonienne au temps des Antigoniades, mais qui n'étaient pas incluses dans le cadre de la province romaine de Macédoine. C'est le

²⁹ P. Roussel, *Syria* XXIII, 1942/43, p. 20–32; J. et L. Robert, *REG*, 1943, p. 345/6.

³⁰ Hes., *ταγοναγα: Μακεδονική τις ἀρχή.*

³¹ Ph. Petsas, *Arch. éph* 1961, p. 8–9, II. 4, 24.

³² Malgré la pénurie des sources il ne pouvait pas croire que les Romains „si conservateurs d'apparence, et contrairement à leur pratique ordinaire, eussent pris le soin d'imposer de nouveaux noms aux chefs des communes macédoniennes“ Il croyait que leurs réformes porteraient probablement sur les attributions et le rôle des magistrats, peut-être sur la mode de leur recrutement et de nomination, et non sur le titre de leur charge, cf. *REG*, 1897, p. 450.

³³ J. et L. Robert, *Bull. épig.* 1978, no 274; et maintenant Ph. Gauthier – M. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique*, Athènes, 1993.

³⁴ *RE*, suppl. XIII, 1973, s. v. Politarches, p. 493–495.

³⁵ B. Helly, „Poliarques, poliarques et politophylakes“, *Ancient Macedonia*, II, 1977, p. 542/3.

cas des inscriptions de *Philippopolis*³⁶ en Thrace (Plovdiv, en Bulgarie), de l'époque imperiale. Il est évident que la cité a adopté la magistrature des politarques durant la période de domination macédonienne³⁷. L'autre cas, la dédicace de la cite d'*Olympe* en Illyrie³⁸, provient non seulement d'une région non macédonienne, mais c'est le témoignage le plus ancien, certainement de l'époque hellénistique (fin du III s. d'après le critère paléographique), ce qui écarte tout doute sur l'antériorité de la politarchie par rapport à la conquête romaine. En plus cette dédicace nous montre que le politarque est un magistrat civil sans pouvoir militaire. L'Atintanie appartenait à la Macédoine depuis *Antigonos Gonatas* et *Olympe* a probablement obtenu son organisation sous l'expansion macédonienne en Illyrie, car les premiers magistrats étaient des politarques³⁹.

Une des données les plus importantes des inscriptions, a part les éléments prosopographiques (centaines de milliers de personnages sont connus par les inscriptions) est l'anthroponymie nous permettant de nous faire une idée sur la structure ethnique de la Macédoine, qui était parmi les structures les plus complexes, grâce à sa place centrale des Balkans exposés à des pressions et des migrations de tous côtés.

Pour la prosopographie on peut mentionner deux exemples. L'un est la ville de *Stuberra* qui a fourni une trentaine d'inscriptions, catalogue éphebique, (datée du milieu du I-er s. de n. ère, aux années vingt du II s.)⁴⁰. L'intérêt majeur de ces listes réside dans le matériel onomastique, en fait prosopographique, puisqu'il se rapporte exclusivement à des magistrats et à des éphebes, 284 personnes, dont 22 citoyens romains et les autres des pèlerins⁴¹. Sur la liste la plus ancienne il n'y a pas de *tria nomina*, quoiqu'il y ait des noms latins. Un autre intérêt important des stèles de Stuberra réside dans le fait qu'elles nous permettent des calculs sur l'effectif de la classe des éphebes et des présumptions sur le total de la population libre.

De l'unique *oppidum civium Romanorum*⁴² de la zone grecque à l'époque romaine et de l'un des deux municipes, l'unique municipale

³⁶ Fondé par Philippe II, reconquis par Philippe V en 183, Philippopolis demeura sous le contrôle macédonien jusqu'à la chute de la monarchie macédonienne.

³⁷ M. Hatzopoulos, „Les politarques de Philippopolis. Un élément méconnu pour la datation d'une magistrature macédonienne“, *Dritter Intern. Thrakologischer Kongress zu Ehren W. Tomaschek*, Sofia, 1984, p. 137 sqq.

³⁸ F. Papazoglou, „Politarques en Illyrie“, *Historia* XXXV/4, 1986, p. 444 sqq.

³⁹ Ib.; en réponse à l'article de F. Papazoglou, P. Cabanes soutient la thèse que la politarchie s'est développée après la conquête romaine, cf. „Les Politarques en Epire et en Illyrie méridionale“, *Historia*, XXXVII, 1988, pp 480–477.

⁴⁰ F. Papazoglou, „Les stèles éphebiques de Stuberra“, *Chiron*, 18, 1988, 233 sqq.

⁴¹ F. Papazoglou, op. cit., p. 249.

⁴² Cf. F. Papazoglou, „Oppidum Stobi civium Romanorum et municipium Stobensis“, *Chiron* 16, 1986, p. 213 sqq.

connu doté de *ius Italicum* qui l'identifiait aux communes italiques composées de citoyens romains, on connaît 80 personnages, dont 65 sont des citoyens romains de vieille souche, et très peu de pérégrins. Parmi eux, 54 personnes portent des gentilices italiques, non impériaux, avec *cognomina latins*, sauf de rares exceptions. Les porteurs des *cognomina* indigènes (*Audoleon*) sont des affranchis. Les autochtones ont laissé peu de traces dans l'épigraphie. La documentation actuelle de la ville comporte un nom de pérégrin (nom et patronyme), et quelques-uns avec un seul nom qui sont esclaves ou membres de collèges religieux. Par contre, dans les villages voisins qui faisaient partie du territoire municipal, les *cognomina* indigènes sont très fréquents. En plus un tiers de la population indigène installée sur le territoire municipal utilise la formule onomastique macédonienne. L'image ne diffère pas de celle des colonies de *Dion*, *Kasandreia*, *Pella* et de *Philipppoi*, car ces colonies ont été fondées sur le territoire des villes anciennes et peut-être, au début, formaient des communés doubles.

L'anthroponymie venue à nos jours des époques avant l'écriture est le seul témoignage ainsi que la survie la plus durable d'un peuple. La dissimilitude de l'anthroponymie dans les régions balkaniques a montré que l'opinion traditionnelle ne voyant au nord de la Grèce que des Illyriens et des Thraces, était fausse. La concordance entre l'anthroponymie de la Macédoine et de l'Asie Mineure prouve qu'il s'agit des noms d'origine brygienne⁴³. On sait bien qu'une partie des Bryges au temps de la guerre de Troie avaient quitté la Macédoine et s'étaient établis en Phrygie et en Lydie (Str. XIV, 68). Ceux qui n'avaient pas émigrés, ont trouvé refuge dans les régions à l'écart des grands centres du progrès économique et culturel. Ces noms diffèrent des noms thraces par leur type: ce sont des noms simples, tandis que les thraces sont composés⁴⁴. Les noms indigènes se distinguent aussi de l'anthroponymie illyrienne⁴⁵. Le caractère autochtone de cette onomastique est confirmé par une série de stèles anthropomorphes de Pélagonie⁴⁶, d'un type original quoique d'une extrême rusticité. L'origine locale de ce type de stèles funéraires a été confirmée par la découverte de stèles anthropomorphes anépigraphiques dans des

⁴³ F. Papazoglou, „Structures ethniques et sociales dans les régions centrales des Balkans à la lumière des études onomastiques.“ *Actes du VII congrès int. d'épigraphie grecque et latine*, Constanza 1977, Paris-Bucaresti 1979, p. 162 sqq.

⁴⁴ F. Papazoglou, „Sur quelques noms 'thraces' en Illyrie“, *God. CBI* XII/10, 1974, p. 69 sqq.

⁴⁵ N. Proeva, „Enchéleens-Dassarètes-Illyriens“, *Actes du II coll. int. L'Illyrie méridionale et l'Epire dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand 1990, Paris 1993, pp. 195 sqq; Ead., „L'anthroponymie en Haute Macédoine“, in *Istorija na kulturata na Makedonija*, kn. 3. Skopje 1996, 83–94, avec maints exemples, en macédonien.

⁴⁶ F. Papazoglou, „Stèles anthropomorphes et amorphes de Pélagonie“, ŽA XXVII, 1977, p. 135 sqq.

nécropoles de l'époque archaïque de la Pélagonie⁴⁷. Les noms indigènes comme *Beithys*, *Doules*, *Kotys*, *Mestylos*, etc. sont souvent mêlés aux noms macédoniens les plus typiques: *Adymos*, *Aeropos*, *Alkimos*, *Antigonos*, *Glaukais*, *Zópyros* etc.

Il est évident que cette anthroponymie n'est ni illyrienne ni thrace, qu'elle n'a pas été apportée de dehors, et qu'il y a eu, entre les Illyriens et les Thraces une troisième élément ethnique. Les toponymes de Thrace en *-para*, *-dava*, *-bria* s'arrêtent sur *Nestos* et *Strymon*, la frontière de la province de Macédoine.

En Macédoine on trouve les noms des divinités, des héros et des fleuves divinisés employés comme anthroponymes⁴⁸, relevant une mentalité et des croyances différentes autant des Grecs, que des Illyriens et des Traces. Le culte de la déesse *Mâ* à *Edessa*⁴⁹, ancien centre des Bryges; les actes d'affranchissement des esclaves par consécration⁵⁰ qui proviennent en majeure partie de la Macédoine (plus de 200) et de la Phrygie; l'emploi des metronymes inconnus chez les Thraces et les Illyriens (en plus les noms indigènes tiennent une place importante dans la formule onomastique à métronyme); tout cela ne peut être une simple coïncidence, mais le résultat de la parenté des traditions et des peuples. La conclusion qui s'impose de ces parallèles est que les Bryges auraient dû participer à l'éthnogenèse des Macédoniens. N'étant pas attestés en Hellade, les Bryges n'ont pas pu participer à l'ethnogénèse des Hellènes ce qui signifie qu'il faut les considérer comme deux peuples distingués.

⁴⁷ I. Mikulčić, „Nécropoles archaiques de la Pélagonie méridionale“, *Starinar* 15–16, 1964/65, 1966, p. 210, fig. 1, en serbe.

⁴⁸ F. Papazoglou, „Deorum nomina hominibus imposita“, *Zb.F.F.* XIV/1, 1979, p. 7 sqq. avec des exemples: *Semele*, *Bendis/Mendis*, *Hra*, *Bithys* le héros mythique des Bithyniens, de la région du Strymon , etc.

⁴⁹ N. Proeva, „La déesse cappadocienne Mâ et son culte en Macédoine“, ŽA XXXIII/2 1983, pp. 119-244; Ead., LIMC VI, 1993, s. v. Mâ.

⁵⁰ M. Ricl, „Consécration d'esclaves en Macédoine sous l'Empire“, ŽA 43, 1993, p. 129 sqq, en serbe.